

## SEMINAIRE A LA BERTAIS

### THEME IV :

#### MAURICE ZUNDEL, NICOLAS BERDIAEV ET L'ANTHROPOLOGIE TERNAIRE

Maurice Zundel, prêtre suisse et oblat bénédictin, et Nicolas Berdiaev, philosophe russe et ancien révolutionnaire marxiste, en raison de leurs milieux d'origine, des courants de pensée qui les ont portés et marqués, en raison aussi de leur tempérament, étaient des hommes dont il était plus qu'improbable qu'ils portassent sur l'homme et Dieu, sur le monde et la vie, des regards en quelques points comparables. Or, le fait est là : la parenté de pensée de ces deux géants, est indéniable. Non seulement indéniable, mais absolument extraordinaire et, au reste, très difficilement explicable.

Mais là n'est pas notre sujet d'aujourd'hui, encore qu'il y participe de près. Il se trouve, en effet, que le vieux maître suisse et l'éminent philosophe existentialiste furent, tous deux, particulièrement accueillants et ouverts à l'esprit qui les fit naître à eux-mêmes tout en les libérant radicalement de toute servitude intellectuelle, de toute obligation de « répondre comme l'abbé chante ». Le fait est aussi que tous deux furent comblés, en provenance du même esprit, par de mêmes et géniales intuitions, de mêmes et lumineuses inspirations. Le fait est qu'enfin, loin au-delà des enseignements convenus du Magister romain pour l'un, et des enseignements de l'Eglise russe pour l'autre, tous deux ont su, mieux qu'aucun autre théologien ou philosophe des temps modernes, retrouver, étudier, comprendre et expliquer les mystères de l'anthropologie chrétienne originelle.

Ne vous y trompez pas, en notre époque chaque jour plus remplie d'ombres, si cette anthropologie vous parle, alors les œuvres de Berdiaev et Zundel seront pour vous les lampes qui éclairent le plus loin. Or, la lumière qu'elles dispensent n'est autre que celle rayonnant de cette anthropologie ternaire que nous avons appris à lire tant dans l'Evangile que chez les premiers Pères. C'est là précisément ce que cette conférence voudrait illustrer, tout en mettant sous le projecteur, au fil de trois parties, l'identité nonpareille des pensées de Nicolas Berdiaev et Maurice Zundel concernant : *la structure ternaire* de l'homme, *la portée ontologique* de sa « nouvelle naissance » et *la conception optionnelle, ou conditionnelle*, de son immortalité. Mais certains parmi vous, sans doute, connaissent pas, ou mal, ces deux hommes d'exception. C'est pourquoi je commencerai par vous les présenter brièvement.

### *I – Qui sont-ils ?*

#### **1 - Maurice Zundel**

Un mot revient régulièrement dans la bouche de ceux qui ont eu le privilège de connaître Maurice Zundel. Ils disent que l'homme, sa pensée, sa parole étaient « fulgurants ». Paul VI qui, avant d'être Pape, le connut bien à Paris disait de lui qu'il « l'a toujours tenu

pour un génie, génie de poète, génie de mystique, écrivain et théologien, et tout cela fondu en un, avec des fulgurations »

Zundel est un homme libre et sa liberté est fascinante. On la constate tout au long de son œuvre, notamment dans ces retournements épistémologiques inoubliables et prodigieux, à la faveur des quels, en quelques mots à peine, il remet les choses en place, et rétablit l'ordre de la Vérité. En voici quelques exemples :

*« Vous croyez que Dieu est coupable du Mal, et moi je vous dis qu'il en est la première victime »,*

*« Vous croyez que Dieu est l'objet du désir de l'homme, et moi je vous dis qu'il en est le sujet »,*

*« Vous croyez que l'humanité est une donnée, et moi je vous dis qu'elle est une tâche »,*

*« Vous croyez que Dieu est absent, et moi je vous dis que c'est vous qui n'êtes pas présent »,*

Zundel a passé les trois quarts de sa vie en exil à Paris, Londres, Beyrouth, Jérusalem, Le Caire... Il a prononcé plusieurs milliers de sermons, discours, conférences, causeries... il a prêché des centaines de retraites, ceci quasi toujours sans le secours de la moindre note. D'une nature extrêmement curieuse et recherchant inlassablement la vérité en toute chose, il était très au fait des grandes avancées de la science de son temps qu'il s'agisse de physique, de biologie, ou de psychologie.

Grand connaisseur des langues anciennes, il maîtrisait si bien l'hébreu que ses traductions des Psaumes émerveillaient même les plus exigeants. L'arabe lui était devenu si familier que sa traduction du Coran passait, à beaucoup d'égards, pour meilleure que certaines dues à des professionnels de langues orientales. Sa pénétration de l'assyrien, du syriaque, du copte était telle que la compréhension de ces langues ne lui posait guère de problème.

Qui lit Zundel comprend bien vite qu'après lui, ni l'homme, ni Dieu, ne se peuvent penser comme avant. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres publiés de son vivant, d'une quinzaine d'œuvres posthumes. Et je ne compte pas loin d'une trentaine d'ouvrages de langue française sur Maurice Zundel. Pourtant, Zundel demeure de nos jours encore très peu connu. Sans doute n'est-ce pas pour rien, puisque son anthropologie ne fait guère de cas de l'homme moderne en lui démontrant qu'il est le plus souvent inexistant. Puisque sa théologie se joue du Dieu des catéchismes en dévoilant ses archaïsmes et ses travers intolérables.

On est fondé à distinguer dans la vie du grand prédicateur trois périodes principales.

### **1- Première période : la jeunesse (1897-1925)**

Maurice Zundel naquit à Neufchâtel en Suisse le 21 Janvier 1897. A l'école de Neufchâtel, Zundel est le camarade de Jean Piaget, le célèbre épistémologue. Avec lui, il découvre les sciences naturelles et s'initie déjà très sérieusement aux autres sciences.

Peu avant sa quinzième année, le 8 décembre 1911, dans l'église de Neufchâtel, alors qu'il est en prière, Zundel vit sa première grande expérience spirituelle. Il ressent alors, dira-t-il : « quelque chose d'intraduisible, une grâce mystérieuse, une présence, une sorte d'appel

urgent, instantané... rien de visible, mais quelque chose d'intérieur qui ne souffrait aucune résistance... ».

De 1913 à 1915, Zundel passe deux ans au collège de l'abbaye bénédictine d'Einsiedeln. Là, il vécut d'autres instants étoilés à la faveur desquels Dieu se révéla à lui, comme Amour et Beauté, Silence et Pauvreté.

De 1916 à 1919, Zundel fait ses études de théologie au Grand Séminaire de Fribourg. Cette période fut pour lui particulièrement éprouvante. Le Dieu des dogmes et de la scolastique enseigné par les dominicains de Fribourg n'avait que peu à voir avec le Dieu intérieur qui illuminait déjà sa vie.

En 1919, Zundel est ordonné prêtre à Fribourg. La plus grande paroisse de Genève, - Saint Joseph -, lui est alors confiée. Mais Zundel gère les choses à sa manière. Bien vite, il apparaît aux yeux de son évêque comme un « électron libre », comme un « franc-tireur ».

## **2 - Seconde période : l'exil (1925- 1946)**

C'est alors que commença la vie d'exil de M. Zundel. Nous sommes en 1925. Il est d'abord envoyé à Rome pour y refaire sa théologie. Il y soutient sa thèse de doctorat : L'influence du Nominalisme sur la pensée chrétienne. Puis il est envoyé à Paris en 1927, où il se morfond quelques temps avant de devenir aumônier du fameux couvent des bénédictines de la rue Monsieur.

La vie errante de Zundel le conduit ensuite à Londres, en 1930, où il apprend l'anglais tout en découvrant l'œuvre de Newman. De 1930 à 1933, il revient en Suisse où il aimerait animer une paroisse, mais la hiérarchie, qui a la mémoire longue, refuse. Et Zundel accepte d'être aumônier d'un pensionnat. En 1933, il revient en France où il sera aumônier à Neuilly jusqu'en 1937. En 1938, il passe un an à l'Ecole Biblique de Jérusalem, où il apprend les langues testamentaires à un rythme surprenant, mais grâce aussi à un travail acharné.

En 1939, sur le conseil et la recommandation de Louis Massignon, le célèbre orientaliste, qui est conscient de la valeur spirituelle de Zundel, ce dernier arrive au Caire. Zundel y restera jusqu'en 1946. L'étude approfondie de l'islam dans sa pratique comme dans ses textes lui en découvre les principaux arcanes. Mais devant l'islam l'aumônier de Matariéh restera partagé entre l'émerveillement et l'effroi. Au Caire, comme ailleurs, Zundel ne ménage pas son temps : au centre de Dar-es-Salam, il ne donna pas moins de cent dix conférences devant un auditoire véritablement subjugué.

## **3 - Troisième période : prédication itinérante (1946- 1975)**

En 1946, Maurice Zundel peut revenir en Suisse. Puis, pendant une trentaine d'années, il mène une vie de prédicateur itinérant qui le conduira notamment à Genève, Lausanne, Paris, Londres, le Caire et Beyrouth. Il prêchera alors d'innombrables retraites et recollections, prononcera une multitude de conférences, d'homélies, d'entretiens.

En 1972, Paul VI fait à Zundel un immense honneur : il invite le petit abbé suisse, quasiment inconnu de tous, à prêcher la grande retraite de Carême, au Vatican, devant l'auditoire religieux le plus prestigieux que l'on puisse imaginer. Mais cette consécration est bien tardive. Début 1975, Zundel est atteint d'une embolie cérébrale qui le rend hémiplégique et aphasique. Il meurt le 10 août de la même année. Beaucoup de ceux qui le connurent sont convaincus que Zundel était un saint.

## **2 – Nicolas Berdiaev :**

Il est commode, pour la clarté du propos, de distinguer dans la vie de l'éminent philosophe russe quatre grandes périodes : 1 - La période de sa jeunesse, depuis sa naissance en 1874 à son entrée à l'université de Kiev en 1894. 2 – La période « politique » de 1894 à 1904, période marquée par son adhésion au marxisme et au mouvement révolutionnaire social-démocrate. 3 – La période « religieuse » de 1904 à 1922, année où il est chassé de Russie par Lénine. 4 – La période de l'exil de 1922, jusqu'à la mort du philosophe, à Clamart, en 1948.

### **1 – La jeunesse (1874-1894) :**

Nicolas Alexandrovitch Berdiaev naît en Ukraine le 19 mars 1874 à Kiev, dans une famille hautement aristocratique. Sa mère, la princesse Alexandra Sergeevna Kudachev, à moitié française par son ascendance maternelle, descend du comte de Choiseul. Du côté paternel, Nicolas est issu de la noblesse terrienne russe, ainsi que de militaires au passé mémorable. Nicolas rêve et lit énormément : à onze ans, il a lu Guerre et Paix de Tolstoï. A quatorze ans, il lit Hegel et Schopenhauer. Au même âge, il se plonge dans Dostoïevski, dont le sens tragique de la liberté le marquera pour le reste de sa vie. A dix-sept ans, il a déjà assimilé La critique de la raison pure de Kant !

Tradition familiale oblige : les parents de Nicolas le destine à devenir officier de la garde royale. Aussi, à dix ans, en 1884, il entre à l'École des Cadets de Kiev. Pour le jeune aristocrate épris de liberté et d'individualisme l'épreuve est rude. Mais c'est alors que se produit en lui une sorte de première conversion intérieure : il décide de se consacrer entièrement à la recherche de la Vérité. Sa vocation de penseur spirituel et de philosophe est née. Nous sommes en 1891 : Berdiaev a dix-sept ans, il a terminé ses études militaires mais, contrairement au souhait de la famille, il entreprend des études pour entrer à l'Université de Kiev. La rupture de Berdiaev avec son milieu aristocratique d'origine est consommée.

### **2 - La période « révolutionnaire» (1894-1904) :**

Dès son entrée à l'Université, dès 1894, Berdiaev est séduit par le marxisme, lequel avait commencé à se propager en Russie à partir de 1890. En 1898, il participe, en tant que membre du comité social-démocrate de Kiev, à une manifestation ouvrière. Arrêté avec 150 autres personnes, il est emprisonné pendant cinq semaines et exclu de l'Université. Mais le jugement définitif n'est pas prononcé immédiatement, ni même à brève échéance : il l'attendra jusqu'en 1900.

De la période 1898-1900, Berdiaev dira qu'elle fut « une période d'essor et de prospérité, une des périodes les plus fécondes de sa vie ». Ses lectures d'alors, notamment celle renouvelée de Dostoïevski et celle d'Ibsen, l'éloignent du matérialisme marxiste et des milieux révolutionnaires. En 1900, le verdict tombe : Berdiaev avec nombre d'autres sociaux-démocrates est condamné à trois ans d'exil à Vologda, à 400 km environ au Nord de Moscou. La province de Vologda n'est pas la Sibérie. De 1900 à 1902, Berdiaev y passera un séjour agréable riche en échanges politico-philosophiques avec d'autres exilés. En exil, il écrira différents articles mal reçus dans les milieux marxistes. Si Berdiaev continue, en effet, de

partager nombre d'idées sociales inhérentes au marxisme, il en récuse absolument la vision réductrice de la personne. Son marxisme est devenu si critique et idéaliste qu'il n'est plus soluble dans la « doxa » sociale-démocrate.

De retour à Kiev en mars 1903, le jeune philosophe connaît une période douloureuse. Après son mariage, en 1904 avec Lydie, une jeune révolutionnaire, il décide de quitter Kiev pour Saint-Pétersbourg afin d'y fonder une nouvelle revue et de participer à l'extraordinaire renouveau, tout à la fois culturel et spirituel, littéraire et religieux, esthétique et mystique qui caractérise la vie pétersbourgeoise de ce temps-là.

### **3 – La période « religieuse » (1904-1922) :**

A Saint-Pétersbourg, Berdiaev se rallie un temps au mouvement de Merejkovski « La nouvelle conscience religieuse », dont le projet est de redécouvrir les « fondements spirituels de la culture et des mystères de la vie ». A Saint-Pétersbourg, l'année 1905 débute tragiquement : le 22 janvier, lors du fameux « dimanche rouge », l'armée du tsar tire sur une foule sans défense. C'est un carnage et le début de la première révolution démocratique. Berdiaev a parti lié avec les intellectuels révolutionnaires, mais il condamne sans appel la violence et les meurtres. De son propre aveu, il dira que « la petite révolution de 1905 fut pour lui un supplice ».

Déçu par les conséquences de cette révolution, Berdiaev l'est aussi par le milieu gravitant autour de Merejkovski. En 1907, il publie son premier livre dans lequel il précise clairement les tendances anarchistes et réalistes de sa mystique personnelle, ainsi que son attirance accrue pour le Christ et le christianisme. En 1908, l'anarchiste mystique quitte Saint-Pétersbourg : il n'y reviendra pas.

De retour à Moscou, Berdiaev participe activement à la « Société philosophique et religieuse » dont le personnage central est Boulgakov. C'est de ce temps, que date la seconde grande metanoïa du philosophe russe, je veux parler de sa conversion au christianisme orthodoxe russe. Dans cette conversion, Boulgakov a joué un grand rôle. Cependant, en conformité avec sa passion de la liberté, Berdiaev ne tardera pas à critiquer ouvertement et violemment la hiérarchie de l'Eglise orthodoxe de Moscou. La réaction du Saint Synode ne se fait guère attendre : suite à un article incendiaire de Berdiaev, il juge l'auteur au motif de blasphème. L'affaire est de la plus extrême gravité : la sanction la plus probable est la déportation à vie en Sibérie. Heureusement, la première guerre retarde le procès et la révolution d'octobre le rendra caduc.

En février 1907, éclate la « seconde révolution démocratique bourgeoise », révolution sans effusion de sang, qui entrainera l'abdication et l'arrestation du Tsar Nicolas II. Berdiaev est en accord avec la révolution de février mais son expérience des bolchéviques lui fait redouter le pire. L'été 1917 fut pour lui un « cauchemar » : il s'attendait à de nouvelles tueries. Angoisse prémonitoire : en octobre c'est la grande révolution de 1917 suivie, dès 1918, de la création de la Tcheka et de l'application de la « terreur rouge », digne héritière de la Terreur de la Révolution française.

Moins de deux mois après la Révolution d'octobre, Berdiaev, pourtant révolutionnaire dans l'âme, la condamne ouvertement : le nihilisme, l'athéisme, le mépris de la culture et le matérialisme borné de ses promoteurs, ainsi que la violence meurtrière de ses actions lui sont insupportables. Il lui faudra néanmoins vivre cinq années sous le régime soviétique. Malgré l'interdiction de toute réunion, il réunit chez lui toutes les semaines nombre d'intellectuels de toutes origines intéressés par les questions spirituelles. Malgré l'environnement hostile, il n'hésite pas, même à l'extérieur, à défendre ses conceptions spirituelles et sa vision du Christ. Mais la sanction ne tarde pas : à la fin de l'été 1922, Berdiaev est arrêté à son domicile moscovite par la Guépéou (la nouvelle Tchéka). Le jugement est sans appel : le philosophe est condamné à l'exil à vie pour raisons idéologiques. Dorénavant, il lui est interdit de s'approcher de la frontière russe sous peine d'être fusillé.

#### **IV – La période de l'exil (1922-1948) :**

Berdiaev n'est pas le seul à être expulsé : la décision prise par Lénine, en date du 31 août 1922, concerne 160 intellectuels qui formaient l'élite culturelle d'autrefois. S. Boulgakov et N. Losski, font partie du groupe. Berdiaev, amertume et tristesse au cœur, part en bateau pour l'Allemagne. Il s'installe d'abord à Berlin, puis en 1924 à Paris, plus exactement à Clamart, où il restera jusqu'à sa mort. Aussitôt, il transfère à Paris l'« Académie de Philosophie Religieuse » créée l'année précédente à Berlin. Il y donne des cours de philosophie et d'histoire. Il est, d'autre part, nommé directeur de la maison d'édition YMCA-Press, le plus grand éditeur occidental de livres russes.

De 1925 à 1940, le philosophe de Clamart écrit ses livres les plus décisifs, il rédige de multiples articles, donne de multiples conférences en Angleterre, Allemagne, Autriche, Suisse, Hollande, Belgique, Hongrie, Pologne, Estonie, Lettonie, Tchécoslovaquie. Il anime de nombreux séminaires, participe à de nombreux colloques. Il participe, entre autres, aux fameuses « Décades de Pontigny ». D'autre part, aidé par son épouse Lydie, Berdiaev organisait tous les mardis soir dans sa maison de Clamart des réunions de discussion et de réflexion portant sur différents thèmes de mystique et de spiritualité. Beaucoup d'écrivains, de théologiens, de religieux catholiques ou orthodoxes se sont alors retrouvés dans la maison de Clamart. Quelques noms : le critique Charles Du Bos, Gabriel Marcel, Louis Massignon, Jacques et Raïssa Maritain, Emmanuel Mounier, Etienne Gilson, Marie-Madeleine Davy, Dermenghem, ... Et Maurice Zundel, peut-être !

De 1931 à 1939, le philosophe russe publie trois de ses plus grands et meilleurs ouvrages : De la destination de l'homme. Essai d'éthique paradoxale (1931), Esprit et Liberté (1933) et De l'esclavage et de la liberté de l'homme (1939). En 1947, après avoir été gravement malade et perdu son épouse aimée, Berdiaev, écrivain infatigable, met la dernière main à un livre qui sera son ultime : Royaume de l'Esprit et Royaume de César. L'heure du départ est venue : le 23 mars 1948, Nicolas Berdiaev, le philosophe qui aimait les chats, meurt brusquement, assis à son bureau de travail, au premier étage de sa maison de Clamart.

Ainsi disparaît ce chrétien immense dont la vision de l'homme était déjà reconnue par les plus grands penseurs européens de l'époque, dont J. Maritain, E. Mounier, E. Husserl, C.G. Jung, H. Corbin, .... comme l'une des plus profondes du XXe siècle.

## *II – Le paradigme ternaire en sa structure :*

### **1 – Maurice Zundel :**

Nous avons déjà évoqué les « Trois ordres de Pascal ». Nous les connaissons : ils distinguent les mondes sensible, intelligible et spirituel, autrement dit les trois composantes anthropologiques du corps, de l'âme et de l'esprit. Zundel connaissait bien la distinction des Trois ordres de Pascal et il lui accordait le plus grand prix. Dans son livre au titre suggestif *L'homme passe l'homme*, il écrivait à son sujet : « *Ces mots sont d'airain, ils ne passeront pas* » (p.185). Plus tard, dans *A la recherche du Dieu inconnu*, il ira même jusqu'à affirmer de la distinction ternaire : « *Tout le christianisme en dépend* » (par. 253).

Zundel a vraiment compris la valeur sursentielle du paradigme anthropologique ternaire. Au fil de ses conférences, de ses homélies, de ses livres, de ses lettres, il l'évoque, l'explique ou l'illustre souvent, et de manière remarquable. Choisis parmi bien d'autres, voici quelques extraits qui vous feront découvrir la manière zundelienne tout en vous convainquant que l'anthropologie du Maître est bien celle de l'Evangile et non pas une autre.

Dans l'une de ses conférences du Caire, le théologien suisse dit :

*« L'univers a trois dimensions d'être : la première tombe sous le sens, la seconde est accessible à l'intelligence qui nous conduit jusqu'au seuil de la troisième où seule la foi a ses entrées. Et cette structure, cette triple dimension de l'être, nous révèle aussi sa vocation (...) La vocation de l'homme, comme celle de l'univers, c'est d'exprimer Dieu »* (fds G. fm xyz 001017).

A la faveur de conférences prononcées en 1927-1928 à l'intention des moniales de la rue Monsieur, Zundel illustra et expliqua la tripartition de l'être avec une grande délicatesse et une rare profondeur. Il disait notamment ceci :

*« Les créatures nous sont un écueil, non parce que nous les aimons trop, mais parce que nous ne les aimons pas assez. Si nous les aimions, plutôt que de les ramener à nous et de les resserrer (...) dans nos propres limites, nous voudrions qu'elles fussent, qu'elles atteignent leur plénitude (...). Et alors nous commencerions à les voir avec toute leur secrète profondeur, c'est-à-dire selon le schéma pascalien des Trois ordres, dans leur triple dimension : sensible, intelligible et mystique. »* (A l'écoute du silence, p. 75).

Puis, Zundel déploie sa gracieuse méditation sur le brin de muguet, et il donne alors cet enseignement qui, dans un premier temps peut surprendre. Il dit : « *La doctrine des Trois Ordres, cette vue de l'univers dans ses trois dimensions nous permet d'entendre la doctrine chrétienne du détachement* » (Ibid., p. 77). Et il explicite ainsi son propos :

*« En un mot, qui est tout le christianisme : Il s'agit d'aimer. Nous croyons aimer. Et c'est nous que nous aimons... Ramenant à nous l'objet qui nous élargit, faisant tenir tout l'univers dans les limites de ce moi où nous étouffons, nous rendons encore plus lourde notre*

*captivité. Si nous aimions vraiment les choses, nous voudrions leur bien, nous leur rendrions justice et nous commencerions par les voir dans leurs trois dimensions. Alors, saisis d'un immense respect pour leur incommensurable grandeur (...) nous ne rêverions plus que de délivrer, par notre charité, l'Étincelle divine qui sommeille en elles. Non point ramener les créatures à nous – mais les rendre à leur véritable destin, leur faire atteindre leur plénitude, en les donnant à Dieu. » (Ibid., p. 78)*

Le 9 juillet 1929, l'oblat d'Einsiedeln s'adressait aux religieuses de la rue Monsieur en ces termes (fds.G fmn 290701) :

*« Tout est à nous. Ce Tout, ces biens que Dieu nous donne, nous les pourrons considérer sous trois dimensions, trois aspects différents. Le premier aspect c'est celui qui tombe directement sous nos sens. Ce sont les propriétés physiques des créatures : telles que leur parfum, leur couleur, leur saveur, le plaisir qu'elles nous donnent. Que tout cela est beau ! Que tout cela est bon ! N'y aurait-il que cela dans les créatures que ce serait déjà éblouissant. Mais ce n'est pas tout. Ramener les trois dimensions à la première, c'est faire d'un volume une ligne. Il faut aller plus loin ou n'être pas rassasié.*

*Et nous pénétrons dans la seconde dimension. C'est celle de la raison. Je ne me contente plus de délectations sensorielles, je m'élève jusqu'à la science, je sais, l'univers est si formidable que je ne suis qu'un point imperceptible en comparaison de lui. Mais lui ne connaît pas sa supériorité. Moi, je la connais. Et le monde des corps est dépassé. La seconde dimension m'a révélé tout un côté supérieur de la créature. Ce n'est pas encore tout.*

*Voici la troisième dimension. Ici, c'est féérique, c'est le domaine de la foi ou de la charité. C'est la créature toute entière, sous toutes ses faces, dans l'universalité de ses instincts, de ses désirs, de ses aspirations, qui resplendit et qui chante, illuminée par la grâce qui nous fait entrevoir un peu de la beauté de son Créateur.»*

Ce propos est remarquable par son élégance, par la simplicité et la sûreté avec lesquelles il familiarise l'auditoire avec des notions difficiles. Zundel introduit ici, à l'étage de l'esprit, deux notions capitales. Celle de féerie, donc d'émerveillement et de joie. Et celle de totalité, d'achèvement. L'homme ne commence, en effet, nous le savons, à déployer la plénitude de son être qu'au seul moment où il actualise son esprit. D'autres fois l'oblat d'Einsiedeln aime recourir à une image qui, pour n'être pas de la meilleure poésie, n'en est pas moins évocatrice. Il écrit ainsi dans une lettre adressée à une moniale (cf. A l'écoute du silence, p.32) :

*"L'homme est une fusée à trois étages : physiologique, psychologique, et personnel. Les deux premiers sont préfabriqués. Le troisième est une simple possibilité, une exigence, une aimantation, une polarité, une vocation. C'est à cet étage (le troisième) que se situent tout l'humain et tout le divin. Si on les cherche ailleurs on est sûr de ne pas les trouver.*

*Ne vous étonnez pas que vos deux premiers étages soient ce mélange confus, incohérent, océanique, plein d'adhérences égocentriques, d'émotions larmoyantes et de tempêtes cosmiques. Nous en sommes tous là. Il faut prendre simplement conscience que ce n'est pas nous, que notre vrai moi nous attend au troisième étage : dans le dialogue avec la divine Pauvreté, et que c'est le Visage de l'Unique qu'il s'agit de sauver, en laissant tomber avec une lucide indifférence tout le bruit des étages inférieurs..."*

Nous retrouvons cette image dans une conférence donnée au Caire, au centre de Dar-es-Salam, le 3 avril 1965 :

*« On dit communément que l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que l'homme est appelé à se dépasser dans la mesure où il se remet en question, dans la mesure où il ajoute à son être une dimension qui ne lui a pas été donnée dans cet être préfabriqué qu'il a reçu à sa naissance. Et c'est la seule possibilité de nous récupérer sur une existence que nous n'avons pas choisie.*

*Si nous étions enfermés dans le déterminisme de notre naissance, il n'y aurait pas de problème puisqu'il n'y aurait pas d'homme. Nous allons employer une parabole: l'homme est une fusée à trois étages. Le premier étage est physiologique, le second psychologique et le troisième personnel. Les deux premiers sont donnés. Le troisième ne l'est pas: C'est une simple exigence, c'est un appel. C'est une vocation »*

Voilà qui est limpide, n'est-ce pas ? Il est je crois inutile de multiplier les citations : le vieux Maître suisse conçoit l'homme tel qu'il le lit dans l'Évangile et non tel qu'il l'a appris chez les dominicains de Fribourg. Qu'en est-il du philosophe russe qui aimait les chats ?

## **2 – Nicolas Berdiaev :**

Les spécialistes le savent : le personnalisme d'Emmanuel Mounier emprunte à celui de Berdiaev qui lui est antérieur. Le véritable initiateur du « personnalisme chrétien » est le philosophe de Clamart. La notion de « personne » a, chez Berdiaev, un sens précis qui n'est pas celui du vocabulaire courant, ni celui usité chez les zéloteurs des droits de l'homme. Pour reprendre l'analogie des métamorphoses animales, il convient de dire que la personne berdiaevienne est équivalente à l'imago, rien de moins. Dans cette optique, l'individu antérieur à sa metanoïa n'est pas une personne. J'en profite d'ailleurs pour dire que, dans l'œuvre de Zundel, l'acception de la personne est la même exactement. Ce qui, par exemple, se lit noir sur blanc dans cette étude donnée à une revue de Beyrouth où il compare de nouveau l'homme à une fusée :

*« L'homme est une fusée à trois étages : physiologique, psychologique et personnel. Les deux premiers sont donnés, préfabriqués, tout faits : dans ce sens qu'ils résultent de notre appartenance à l'univers physique et de toutes les dépendances qui nous enracinent en lui. Le troisième étage, où se situe la personne, n'est pas et, normalement, ne peut être donné. Il nous incombe de la construire. Tout notre drame est là. »*

Pour Zundel, comme pour le philosophe russe, la personne n'est pas une donnée, mais une tâche. Mais revenons à Berdiaev soi-même. Tout au long de son œuvre, il n'a de cesse de préciser tant la composition ternaire de l'homme que les caractéristiques essentielles faisant de l'esprit une composante ontologiquement distincte du psychisme, de l'âme. Voici, tout d'abord, cinq extraits, très brefs, qui énoncent en toutes lettres le paradigme ternaire, tout en laissant entendre le prix sans précédent que le philosophe de Clamart lui accorde.

En 1936, dans son bref et magistral essai intitulé : *Le problème de l'homme. Vers la construction d'une anthropologie chrétienne*, il écrit :

*« D'une immense importance pour l'anthropologie est la question de la relation de l'esprit avec l'âme et le corps. On peut parler de la constitution triadique de l'homme »* (PH, p. 9).

Dans le vocabulaire de Nicolas Berdiaev, je viens de le dire, cette constitution triadique, qui est celle de l'homme spirituel, de l'homme intégral, est inséparable de la notion de « personne ». La personne n'est pour lui autre que l'homme achevé, accompli, l'homme intégral tissé de corps, d'âme et d'esprit. Dans *le Problème de l'homme*, il écrit très précisément :

*« L'homme est fragmenté. Mais la personne est un être intégral esprit-âme-corps, dans lequel l'âme et le corps sont soumis à l'esprit »* (PH, p. 10).

Dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme* (1939), nous lisons :

*« La personne représente un ensemble formé par l'esprit, l'âme et le corps, ensemble grâce auquel elle s'élève au dessus du déterminisme du monde de la nature. »* (DEDL, p. 33).

D'autre part, à chaque fois qu'il le peut, le philosophe russe, qui je le rappelle est à la source du personnalisme chrétien, dénonce la fausse conception anthropologique qui voit dans la personne une entité essentiellement, voire seulement, spirituelle. Non ! dit et redit Berdiaev : une telle personne est une entité abstraite, elle n'a aucune réalité ! La personne véritable, affirme-t-il, est une réalité intégrale et concrète, donc incarnée. A ce sujet il écrit dans ses *Cinq méditations* (1935) :

*« La personne peut se définir comme l'unité dans la diversité, comme une unité complexe embrassant esprit, âme et corps. Une unité spirituelle abstraite sans diversité, ni complexité, n'est pas une personne. La personne est totale, elle réunit en elle et l'esprit et l'âme et le corps »* (CM, p. 167).

Voici enfin quelques très brefs extraits qui soulignent à la mine d'or la place et le rôle de l'esprit dans l'anthropologie du philosophe ami des chats. Je les emprunte aux deux livres *Esprit et Liberté* (1929), et *Esprit et Réalité* (1943) :

*« Le premier point et le plus élémentaire qu'il faut établir pour connaître l'esprit, c'est la distinction de principe entre l'esprit et l'âme. L'âme est une réalité d'ordre naturel (...), mais l'esprit appartient à une autre réalité, à un plan différent. »* (EL, p. 31)

*« La relation entre Dieu et l'homme est une relation intérieure se dévoilant dans la vie spirituelle et non pas une relation extérieure se révélant dans le monde naturel. »* (EL, p. 44)

*« Dieu est immanent à l'esprit, mais il est transcendant à l'homme psycho-corporel, au monde naturel. »* (EL, p. 62).

« C'est là le paradoxe fondamental. L'esprit est une émanation de Dieu, mais il peut répondre sans que sa réponse provienne de Dieu. L'esprit n'est pas seulement humain, il est divino-humain. » (ER, p. 43)

« L'esprit signifie universalité et personne. Il représente l'élément divin en l'homme, mais il est inséparable de l'élément humain et agit conjointement avec celui-ci. C'est le mystère de la divino-humanité. » (ER, pp. 52,53).

« L'esprit est précisément le lieu de rencontre de la nature divine et de la nature humaine. Cette rencontre est le phénomène originel (...). Il n'existe pas de vie spirituelle sans Dieu, avec la seule nature humaine » (EL p. 53)

Ceci exactement de la même manière que pour faire l'amour, il faut être deux ! Voilà de quoi donner du fil à retordre aux tenants de la spiritualité laïque !

### III – Le paradigme considéré dans sa dynamique :

#### 1- Maurice Zundel :

La dynamique en question est bien entendu celle inhérente à la « seconde naissance » comprise comme condition *sine qua non* de l'humain. Cette compréhension, nous allons le constater, est au plus haut point celle du vieux Maître suisse.

J'ai choisi les deux extraits qui suivent en raison de leur simplicité et de leur force. Dans l'une de ses homélies, le grand prédicateur suisse s'adresse ainsi à son auditoire :

« Et vous avez découvert, ensuite, qu'il y a une double naissance : une naissance charnelle qui est de l'ordre de la nature et une naissance spirituelle qui est de l'ordre de la personne » (TPS, p. 359).

Selon Zundel, comme pour l'Écriture, comme pour Irénée, cette naissance charnelle est par elle-même, de soi-même, de valeur nulle. Il écrit à ce sujet :

« La naissance charnelle n'est rien. Au point de vue humain, elle ne signifie rien, la vraie naissance est à venir, elle est en avant de nous » (*ibid.* p. 391)

Plus précisément encore, ainsi que nous l'avons vu, Zundel, comme le christianisme ancien, affirme qu'en rester à cette naissance revient mécaniquement à se condamner à mort. Et il précise ainsi sa pensée : « Les vivants sont des morts, tant qu'ils n'ont pas surmonté les déterminismes que leur impose leur naissance charnelle » (*L'homme existe-t-il ?*, p. 232)

Dans le christianisme de Zundel, le chrétien véritable est précisément celui qui n'est plus entravé par de tels déterminismes. Est chrétien, dit-il, « celui qui, passant par la seconde naissance expliquée par Jésus à Nicodème, naît enfin à soi-même en naissant au Dieu vivant » (PQS, p. 149). De cette naissance intérieure, l'oblat d'Einsiedeln n'a de cesse de dire l'urgence absolue. En dehors d'elle, en effet, rien ne vaut. Il dit ainsi : « Toute réforme est vouée à l'échec si l'homme ne naît de nouveau » (TVL, p 19). Ou encore : « Qui ne comprend pas la logique de la seconde naissance reste dans un univers infantile » (*ibid.*,

p. 29). Et encore ceci, qui est certain, mais si oublié de tous : « *On ne peut savoir qui est Dieu qu'en passant par la seconde naissance* » (*ibid.*, p. 73).

Les choses sont claires, n'est-ce pas ? Mais encore fallait-il avoir le courage et le culot de les dire, de les redire ! Et Zundel les redit sans cesse. Mais écoutons-le expliquer à quelques auditoires composés de religieuses cette bienheureuse naissance dont la possibilité effective ne cesse de le réjouir et de l'émerveiller. Le premier extrait qui suit vient d'une retraite donnée à Sainte Clothilde de Genève en octobre 1973. Le second d'une retraite donnée à des franciscaines de Lons-le-Saunier, en août 1959.

Premier extrait :

*« C'est une erreur de mettre d'un côté l'âme et de l'autre le corps. L'homme est tout entier, tout entier, appelé à la vie éternelle. Il n'y a rien en nous qui puisse demeurer en l'état où nous a trouvés notre naissance.*

*Notre naissance nous a fourni un certain nombre d'énergies, un certain nombre de pouvoirs, mais nous avons à les prendre en mains, nous avons à les faire fructifier, nous avons à les transformer, nous avons à les libérer, nous avons, justement, comme dit notre Seigneur admirablement, « à naître de nouveau ».*

*La première naissance pour nous n'est pas la naissance définitive. Elle n'est qu'une capacité, une capacité de devenir une personne, elle n'est qu'un pouvoir de nous immortaliser. Il faut que nous passions par la seconde naissance pour devenir vraiment nous-même et pour réaliser toute notre vocation. C'est cela qui est admirable. Justement, l'homme doit naître deux fois parce que la première fois, il naît passivement, sans l'avoir choisi : la vie lui est imposée. Il doit naître une seconde fois en le choisissant, en faisant de sa vie un don. C'est par-là qu'il entre dans l'immortalité, mais il y entre tout entier. »*

Deuxième extrait :

*« Il est capital de prendre conscience de cette réalité : l'homme n'existe pas. Ce n'est pas sa nature charnelle ou sa naissance charnelle qui lui donne d'exister. Comment peut-il dire « Je » et « moi » tant qu'il n'a absolument rien créé de personnel ? La découverte de son intériorité est une vocation, elle n'est pas encore une réalité, et cette découverte est difficile. (...) Il faut que l'enfant se conquière lui-même, qu'il transforme radicalement son moi et son être préfabriqués, et qu'il devienne l'origine et la source de lui-même, il faut qu'il naisse de nouveau, car il y a une seconde naissance nécessaire qui est la naissance de la personne, de la dignité, de l'inviolabilité et de l'immortalité. Sans cette seconde naissance on ne peut pas être homme.*

*C'est capital de comprendre cela car toute la misère du monde, c'est que l'homme n'existe pas ! Si l'homme était l'homme, la guerre serait impossible, car on ne pourrait pas tuer un être humain si l'on croyait qu'il porte une valeur et une dignité inviolables. Il ne peut être question de Dieu qu'à partir du moment où l'on a commencé à se faire homme par cette nouvelle naissance. (...) Si vous n'êtes pas travaillé par ce problème, laissez Dieu de côté, ça ne signifie rien ! »*

La pensée de Zundel relative à la « nouvelle naissance » épouse pas à pas celle de l'Évangile. Et lorsqu'il en parle, il n'est pas jusqu'à sa rhétorique qui n'évoque celle de saint Paul. Alors que ce dernier, comme nous l'avons vu, aimait à opposer : « *l'homme ancien, psychique, extérieur, charnel,...* » à « *l'homme nouveau, spirituel, intérieur, libre,...* », Zundel, pour sa part, souligne le contraste en mettant face à face d'un côté : « *l'homme biologique* », « *l'homme objet* », « *l'homme préfabriqué* », « *l'homme robot* », « *l'homme quelque chose* », « *l'homme pesanteur* »,... et de l'autre côté : « *l'homme sujet* », « *l'homme libre* », « *l'homme créateur* », « *l'homme source* », « *l'homme véritable* », « *l'homme valeur* », « *l'homme universel* », « *l'homme origine* », ... Le vocabulaire change mais, soyez-en assurés, la signification de cette opposition, qui est celle donnant son sens à « la nouvelle naissance », demeure exactement la même. Et cette signification, nous le savons, est fondamentale, infiniment. Mais en quels termes le philosophe de Clamart évoque-t-il cette seconde naissance ? Comment la comprend-t-il ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

## 2- Nicolas Berdiaev :

Le premier ouvrage fondamental de Berdiaev, *Le sens de la création*, a été écrit à Moscou : il date de 1912. De son propre aveu, l'auteur dit qu'il a écrit ce livre d'un seul élan, comme en état d'extase, et que s'y dessinent déjà la plupart des enseignements définitifs de son anthropologie. Or, à propos de la naissance de l'homme, nous y lisons textuellement ceci :

« *La première naissance, en l'espèce, n'est pas la naissance authentique de l'homme. C'est seulement la deuxième en esprit, dont ont parlé les mystiques, qui constitue la naissance définitive* » (SC, p. 254).

Et l'auteur d'ajouter que la première naissance ouvre seulement sur un chemin transitoire. Dans *Esprit et Liberté*, qui date de 1929, le philosophe russe précise sa pensée en ces termes :

« *La première est la naissance naturelle, dans la postérité du premier Adam, ancêtre de l'humanité naturelle, la naissance à la fois dans la division et la scission, dans la nécessité et la filiation générique. La seconde est la naissance spirituelle, dans la filiation du second Adam (...), la naissance à la fois dans l'unité et la liberté, la victoire sur la nécessité matérielle et génétique, la naissance en Christ à une nouvelle vie. Dans la première naissance, tout est vécu extérieurement, dans la seconde, tout est vécu intérieurement et profondément (...). Le christianisme est la religion de la nouvelle naissance. « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ». Ainsi tout chrétien doit naître de nouveau* » (EL, p. 50).

L'homme *naturel*, tissé donc d'âme et de corps, mis *naturellement* au monde par sa mère *naturelle* dans son monde *naturel* est *naturellement* encouragé, par le jeu de déterminismes *naturels*, aussi bien innés qu'acquis, biologiques que sociaux, à consacrer sa vie *naturelle* à assurer sa sécurité et sa survie dans le monde *naturel* où il a à vivre. Aussi belle ou poétique, intelligente ou savante soit-elle, la vie naturelle est foncièrement, et *nécessairement* aimantée par ces deux fins naturelles. De plus, cette vie naturelle, on l'a dit, n'est pas libre au sens où elle nous est imposée. Ainsi, comme l'explique fort bien Nicolas

Berdiaev, le monde naturel n'est pas celui de la liberté, il est celui du *déterminisme*, de la *causalité*, de la *nécessité* : chaque effet y est nécessairement le produit de causes, chaque cause la mère de plusieurs effets. Il est aussi celui de *l'extériorité* : l'attitude naturelle est en effet de connaître le monde en le *conceptualisant*, en analysant *objectivement* les éléments qui le constituent. C'est-à-dire en les *objectivant*, en les regardant comme *extérieurs* à nous-mêmes. Pour connaître, maîtriser et exploiter le monde, nous nous séparons de lui, nous nous *divisons* de lui et *divisons* toujours plus finement ses composants. Selon l'éminent existentialiste russe, l'ordre naturel, celui de la chair, est celui non seulement de la *nécessité*, de *l'absence de liberté*, mais aussi celui de *l'absence d'union*, celui de la *division*, de la *séparation*.

Il est aussi celui de *l'absence de création*, car celle-ci ne peut être que libre. D'où l'affirmation formidable du philosophe ami des chats : tout acte créateur authentique appartient à l'ordre de l'esprit. En créant, tout créateur spiritualise le monde. Mais revenons à la « seconde naissance » proprement dite pour signaler que, plus que tout autre, et plus encore que Zundel, le philosophe de Clamart s'est attaché à en faire comprendre la symétrie humaine et divine, autrement dit la signification « *divino-humaine* ». Un mot à ce sujet.

Dans *Le sens de la création*, le philosophe de Clamart écrit :

« *Le secret suprême de l'humanité c'est la naissance de Dieu dans l'homme. Mais le secret divin suprême c'est la naissance de l'homme en Dieu* » (SC, p. 40). Il écrit encore : « *Dieu prend naissance dans l'homme et l'homme prend naissance en Dieu. Découvrir l'homme jusqu'au bout, signifie découvrir Dieu* » (SC, p. 406).

Dans *Esprit et Liberté*, déjà cité, écrit si décisif que sa lecture entraîna la brusque et définitive conversion d'Olivier Clément à l'orthodoxie, Berdiaev campe cette double attente qui est de Dieu et qui est de l'homme. Attente de la naissance de l'homme en Dieu et, simultanément, de la naissance de Dieu en l'homme. Dans son *Essai d'autobiographie spirituelle*, en 1940, le philosophe de Clamart dit cette double attente en ces mots :

« *L'idée de Dieu est l'idée humaine la plus haute. L'idée de l'homme est l'idée divine la plus haute. L'homme attend la naissance de Dieu en lui. Dieu attend la naissance en lui de l'homme.* » (EAS, p. 262).

Pour l'immense philosophe, le cœur de la révélation chrétienne est là.

#### *IV- La conception de l'immortalité :*

##### **1- Maurice Zundel :**

Sur la question de l'immortalité, comme sur tant d'autres, la pensée de Zundel est extrêmement limpide : tel l'homme annoncé par Jésus-Christ, tel l'homme campé par saint Jean et par saint Paul, ou par saint Irénée, saint Justin, saint Théophile, ... l'homme zundelien ne naît pas immortel : il a à s'immortaliser. Écoutons l'oblat d'Einsiedeln parler du « vrai

problème » que pose la « vraie mort » - autrement dit la seconde, comme nous allons le découvrir - à l'homme qui s'interroge lucidement sur son sort. On notera que dans les passages suivants le mot « biologie » signifie non pas la vie physico-physiologique du corps seul, mais la vie du composé « bio-psychique », la vie de l'homme naturel « corps et âme », vie tissée d'hérédité et d'acquis :

*« C'est pourquoi le vrai problème, encore une fois, n'est pas de savoir si nous serons vivants après la mort, mais bien si nous serons vivants avant la mort. Car il n'est pas question de réclamer l'immortalité pour notre biologie, prise comme telle, qui ne vaut pas plus que celle des punaises, ou des chacals. L'immortalité n'est pas une rallonge mise à notre vie biologique dans la crainte de crever. Ce n'est pas du tout cela. L'immortalité est une valeur, une dignité, une vocation, une exigence : comme la personnalité et comme la liberté. C'est pourquoi nous sommes candidats à notre immortalité. Elle ne peut pas nous être donnée toute faite, pas plus que notre personnalité, pas plus que notre liberté » (« L'expérience de la mort », 1962, p. 20)*

Comment mieux affirmer que l'homme *naît naturellement mortel*, mais que, de même qu'il doit naître spirituellement à lui-même, à son être total, à sa condition de personne et d'homme libre, il a aussi à *conquérir son immortalité* ? Mieux même : cette seconde naissance, cette naissance à soi, cette naissance à la vie totale et absolue, cette naissance à la liberté et à la personnalité, *cette naissance et l'immortalité elle-même, sont une seule et même chose*. Zundel dit précisément « *une seule et même dignité* » :

*« Cette dignité, il faut constamment la reconstruire, comme la personnalité, comme la liberté, comme l'immortalité, c'est la même chose ! » (Le problème que nous sommes, p. 253)*

Dans la pensée du prêtre suisse, l'important n'est pas tant d'apprendre à mourir (de la première mort) que de vaincre la mort (la seconde). Ce qui le conduisit à affirmer magnifiquement dans une homélie prononcée à Lausanne en octobre 1969 : « *Il faut (...) qu'au moment de notre mort, nous ayons vaincu la mort et que nous soyons devenus d'immortels vivants* » (*Ton visage, ma lumière*, p. 382).

Face aux questions posées par l'immortalité, le prédicateur immense ne recule pas et il lui accorde toute l'importance et la signification qu'elle requiert, c'est-à-dire une importance et une signification capitales, suessentiels même. Dès 1938, prenant ses distances avec le dogme, il écrivait dans *Recherche de la personne* (p.44) ce passage capital :

*« Quels que soient les arguments que l'on propose en faveur de l'immortalité naturelle de l'âme, il nous semble qu'il y a là au point de vue spirituel un problème d'une extrême gravité. Nous avons tenté de le résoudre, ou plutôt, il s'est résolu de lui-même en notre méditation par les exigences mêmes de la vie spirituelle qui fait apparaître l'éternité comme un devoir écrasant et sublime. »*

La foi, contrairement aux croyances, rend libre. Elle libère notamment de l'obligation de penser l'immortalité comme naturelle, imposée, et sans échappatoire. Zundel est un homme libre infiniment. A propos de l'immortalité, il écrit encore, en 1960, dans un ouvrage qui s'appelle justement *Liberté de la foi* (pp. 57,58) :

*« On voit que l'immortalité concerne le moi-valeur, le moi-origine, et qu'elle est constituée par lui, dans l'ordre personnel où elle se situe, comme l'actualisation suprême de la liberté qu'il est. C'est une seule et même chose, aussi bien, de se constituer comme valeur,*

*comme personne, comme liberté et comme immortalité. C'est pourquoi l'immortalité est d'abord, en nous, une simple possibilité, une chance, une vocation, comme la liberté elle-même, comme le moi-origine où la liberté culmine. L'immortalité, autrement dit, ne peut nous être donnée toute faite. Nous avons à nous faire immortels comme nous avons à nous faire source, en comblant la distance infinie de nous-même à nous-même, en condensant le temps dans l'amour où il s'éternise, en nous décrochant, en un mot, de la biologie qui suscite l'écart qui nous empêche de nous joindre, écart dont le temps est précisément la mesure : le temps humain, le temps intérieur, qui scande notre marche vers nous-même et qui s'éteint quand le moi-origine est enfin pleinement constitué.*

*(...) Il est difficile d'admettre, assurément, que toutes les morts soient librement assumées dans une offrande d'amour en laquelle la marche vers nous-même trouve son himalaya. Mais, de même que notre biologie est inséparable de notre moi-valeur qui la transfigure, la puissance de dépassement consciente et subsistante, qui caractérise le niveau humain, est inséparable de notre biologie. La vocation d'immortalité s'inscrit inamissiblement, par là même, en tout être humain, quelque usage qu'il fasse de sa liberté. S'il ne la réalise pas ici-bas, sans y opposer de refus volontaire, on peut tenir pour certain qu'il en aura la possibilité sur un autre plan d'existence. Mais s'il se décide, en pleine liberté, contre le moi-valeur et pour la biologie, sa vie sera une mort et la mort, selon notre logique, confirmera sa mort. »*

Cette mort confirmant la mort est la « seconde mort ». A ma connaissance, Zundel n'emploie jamais cette expression. De même qu'il appelle fréquemment la seconde naissance : « *vraie naissance* », il préfère appeler la seconde mort : « *vraie mort* ». L'avantage de ce vocabulaire est de différencier très clairement, d'un côté la mort qui affecte la totalité de l'être, et qui serait donc *la vraie*, puisqu'elle ne laisse de l'être rien qui survive. Et, de l'autre, la première mort qui serait au contraire *la fausse*, ou la vraie, *mais seulement apparence*, puisqu'elle n'affecte que le corps matériel et laisse l'âme en vie. Et que cette vraie mort soit différente de la première se voit aussi au fait qu'elle peut parfois être tenue pour acquise *avant même* la mort du corps. Ce cas semble hélas ! devoir être fréquent. Et Zundel voyait bien les choses ainsi. Écoutons-le :

*« La plupart des vies malheureusement sont des cadavres d'humanité remorqués par les énergies physiques données à la naissance ! C'est-à-dire que la plupart des hommes sont portés par leur biologie, au lieu de la porter. Ils meurent avant de vivre. Et c'est précisément cela la vraie mort : celle qui se situe avant la mort dans cette identification passive avec la biologie » (L'expérience de la mort, p. 21).*

Je ne peux relire ce passage sans penser à la fameuse parole de Jésus alors qu'il dit au disciple soucieux d'enterrer son père : « *Laisse les morts enterrer les morts* » (Lc 9,60).

Que des vivants puissent être des morts, des « vrais morts », Zundel, pour nous avertir, revient fréquemment sur ce thème. A une remarque lui disant : « *C'est à se demander si les vivants ne sont pas les vrais morts* », il répond : « *Ils le sont, en effet, tant qu'ils n'arrivent pas à surmonter les données que leur impose leur naissance charnelle. Ne tenant rien de soi, ils n'ont de l'humanité que l'apparence* » (L'homme existe-t-il ?, p. 232).

Oui ! La mort véritable, la seconde, peut être scellée dès cette vie et là est le grand danger :

« Aussi bien le grand danger, pour nous, ce n'est pas ce qui pourra se passer après la mort. Le grand danger est ce qui se passe avant la mort, avant la mort !... Car c'est avant la mort que nous risquons d'être morts, si nous refusons justement de faire de notre vie une création continuelle de grâce et de beauté » (*Ton visage, ma lumière*, p. 382).

Zundel dit aussi de cette « mort avant la mort » :

« Car la vraie mort, c'est refuser d'exister, la vraie mort, c'est de ne pas se créer, la vraie mort, c'est de ne pas se faire homme. » (Conférence de Nice de février 1968, fds. G., ffn 680201)

Oui, l'alternative de l'anthropologie zundelienne est bien celle de l'anthropologie originelle : devenir homme ou définitivement mourir.

## 2- Nicolas Berdiaev :

Nous l'avons annoncé : la conception berdiaevienne de la seconde mort et de l'immortalité est très exactement celle que nous lisons dans l'Évangile, chez saint Paul et chez les Pères des deux premiers siècles que nous avons cités. Le philosophe russe, pas plus que Jésus et les apôtres ne croit à un enfer d'éternels supplices, d'éternelles souffrances. Il nourrit même pour cet enfer une aversion extraordinaire. Et il se trouve, Olivier Clément l'a remarqué, que les plus belles pages écrites par Berdiaev sont celles où il fustige cet enfer qui, à ses yeux, est tout à la fois une monstruosité et une idiotie sans fond. Mais notre sujet n'est pas là.

C'est dans le livre *Esprit et Liberté* (1929) que l'éminent existentialiste chrétien commence, semble-t-il pour la première fois à développer sa pensée concernant l'immortalité et la « seconde mort » fruit du péché qui consiste à se préférer soi-même, qui consiste à choisir la vie charnelle et temporaire au détriment de la vie éternelle. Que cette mort soit, selon Berdiaev, une vraie mort, il n'en faut pas douter. Il écrit ainsi dans *Esprit et Liberté* :

« C'est pourquoi l'orgueil spirituel de l'homme constitue la source originelle du péché et du mal et mène à l'anéantissement de son être. » (p. 209)

Les deux citations qui suivent, extraites du même ouvrage, disent clairement comment le philosophe ami des chats conçoit l'immortalité :

« L'immortalité est une catégorie spirituelle et religieuse et non pas naturaliste et métaphysique. Elle n'est pas la propriété naturelle de l'homme, elle est l'acquisition de la vie spirituelle, la nouvelle naissance en esprit, naissance en Christ, source de vie éternelle » (p. 56)

« La liberté de l'esprit, comme l'immortalité, n'est pas un état naturel de l'homme, elle est une nouvelle naissance. Sa source ne réside pas dans l'âme (...) mais dans l'esprit, dans l'acquisition de la vie spirituelle. » (p. 127)

Mais c'est dans *De la destination de l'homme. Essai d'éthique paradoxale* (1931), ouvrage écrit quelques années plus tard, que Berdiaev étudie de la manière la plus argumentée la double question de la mort et de l'immortalité. Il lui consacre même tout un chapitre, bien sûr du plus haut intérêt. Les citations suivantes, extraites précisément de ce chapitre, sont si

limpides qu'elles n'ont guère besoin d'être commentées. Le philosophe russe annonce tout d'abord la couleur en ces termes décisifs:

*« La notion philosophique de l'immortalité naturelle de l'âme, déduite de sa substantialité, est stérile, en ce qu'elle néglige le fait même de la mort. (...) Le spiritualisme scolaire n'est pas une solution au problème de la mort et de l'immortalité, c'est une spéculation de cabinet de travail, éminemment abstraite et non-vitale » (p. 330)*

*« L'immortalité naturelle de l'âme et du corps n'est pas donnée à l'homme engendré par un processus générique. Ce dernier en ce monde est un être mortel (...) Ce n'est pas l'élément psychique ou l'élément corporel, pris en eux-mêmes, qui sont éternels et immortels en l'homme, mais bien l'élément spirituel, dont l'action en s'exerçant sur eux forme précisément la personne (...) L'homme est immortel et éternel en tant qu'être spirituel appartenant à un monde incorruptible, mais il n'est pas naturellement et de fait un être spirituel (...) » (p. 331)*

Et, maintes fois, l'éminent philosophe russe cisèle et martèle le thème, d'une importance incalculable, de la mortalité de l'individu et de l'immortalité de la personne. Ainsi en ces termes :

*« L'individu se nourrit de l'espèce et il est mortel tout comme l'est cette dernière ; par contre, la personne ne partage pas cette destinée, elle jouit de l'immortalité. » (p. 82)*

*« L'individu naturel n'est pas encore une personne et l'immortalité ne lui est pas inhérente. (...) L'immortalité se conquiert par la personne et désigne une lutte en faveur de celle-ci. » (p. 331)*

*« La personne qui s'est réalisée et atteint l'intégralité est immortelle. » (p. 331)*

Il ne nous reste qu'à bien entendre cela, puis à décider en homme libre. L'alternative ne s'éluide pas. Dans le passage qui suit et qui sera le dernier cité, Berdiaev pour la camper retrouve les mêmes accents que Théophile d'Antioche au deuxième siècle :

*« C'est pourquoi la doctrine de l'immortalité est profondément paradoxale. L'homme est à la fois mortel et immortel, spirituel et naturel, il appartient au temps mortifère et à l'éternité. » (p. 335)*

Au vrai, mais vous l'avez compris, cette double appartenance, ce paradoxe, n'existe qu'« en puissance » et il se résout « en acte ». Justement par le libre choix entre la vie et la mort, toutes deux entendues au sens éternel du mot.

Vous ai-je convaincus que les anthropologies de Maurice Zundel et de Nicolas Berdiaev sont toutes deux profondément, essentiellement, et lumineusement ternaires ?